Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 3 (1881)
Heft: 3

Artikel: Les pygmées de l'Afrique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-131854

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Au confluent le Chobé a encore 200^{m} de large ; la berge de la rive méridionale a 4^{m} de hauteur, tandis que la rive opposée est couverte de roseaux à trois kilomètres de distance. A l'époque de la crue des eaux, qui montent de 5 ou 6 mètres, tout l'espace compris entre la rivière et le Zambèze n'est qu'un grand lac.

Toutefois, M. Selous estime que depuis un certain nombre d'années le régime des eaux de cette région subit des modifications sensibles. D'après Baines, le Tamalakan était si plein, en mai 1863, qu'à l'endroit où il se verse dans le Botlétlé ses eaux couraient à la fois au S.-E. et au S.-O. Autrefois le Botlétlé montait si haut chaque année, que ses eaux débordaient et se répandaient dans une grande saline appelée Ntouétoué, mais depuis quelques années il ne l'a point atteinte. D'ordinaire son inondation s'avance vers le sud jusqu'aux jardins des Makalakas soumis à Khamé, qui se servent de ses eaux pour leurs cultures : en 1879 elle leur a manqué et ils ont perdu toutes leurs récoltes. En 1877 et en 1879, M. Selous a trouvé à sec une immense étendue de pays qui avait été complètement inondée en 1874, et il a appris des indigènes, qu'en 1878 le Chobé s'était élevé moins haut qu'en 1877 et surtout qu'en 1874. Au reste, cette diminution des eaux n'est pas le fait du Chobé seulement. Livingstone la signalait déjà dans le désert de Kalahari, et les missionnaires qui travaillent dans le Damaraland la constatent également. En ce qui concerne le bassin du Chobé en particulier, outre les lacunes que présentent encore nos connaissances à cet égard, l'hydrographie de cette région appelle de nouvelles explorations pour déterminer exactement, soit l'époque de la saison des pluies, soit celle de la crue de la rivière et de ses émissaires. D'après Bradshaw, l'inondation commence en janvier et dure jusqu'à la fin de mars et même en avril ; d'après Selous elle a lieu de juin à septembre. Les futurs explorateurs ne manqueront pas d'étudier cette question.

LES PYGMÉES DE L'AFRIQUE

L'an dernier nous avons entretenu nos lecteurs des peuplades anthropophages de l'Afrique. Aujourd'hui nous voudrions leur parler d'une autre particularité remarquable des races de ce continent, et en étudier les *peuples nains*.

Au premier abord le lecteur se montrera peut-être quelque peu incrédule ; il parlera d'observations mal faites, de récits exagérés,

de contes de fées, mais il aura tort, car les voyageurs qui nous ont donné des renseignements au sujet de ces peuplades sont pour la plupart connus pour leur esprit impartial, leur jugement sain, et la justesse de leurs observations. Sans doute, il ne faut pas croire que les pygmées africains ressemblent aux anciens nains des fabulistes. Les deux mots pygmées et nains ne s'appliquent pas strictement, avec le sens que nous leur donnons d'ordinaire, aux tribus dont nous parlerons plus loin. Ce que l'on peut dire, c'est qu'il existe des races africaines dont les individus sont certainement de 15 à 20 centimètres plus petits que la généralité des autres hommes.

Les anciens auteurs, Hérodote et Aristote entre autres, signalent l'existence d'un petit peuple au delà du désert, près de la région des lacs où le Nil prend sa source. Mais leurs affirmations ne reposent que sur des traditions, tandis qu'aujourd'hui un assez grand nombre de voyageurs mentionnent ces races d'après leurs propres observations.

Du Chaillu parcourant le pays des Achangos (1°58′ lat. S. et 11°56′ long. E.), découvre une tribu de chasseurs nomades nommés Obongos. Leur couleur est d'un jaune sale, moins foncé que celui des Achangos. Leurs cheveux croissent par petites touffes. Ils mènent une vie misérable sous des huttes de feuillage, ne mangeant que des racines ou des animaux pris au piège. Quant à leur taille, elle n'est que de quatre pieds sept pouces (1^{m},39). Jusque-là rien de trop extraordinaire ; mais nous hésitons à croire Du Chaillu lorsqu'il nous dit que leur corps est extrêmement velu. On peut penser qu'ici le voyageur a donné libre carrière à sa fantaisie, et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que Du Chaillu, qui a vu un grand nombre d'Obongos, n'a pas observé lui-même ce singulier caractère, mais s'appuie sur les récits des indigènes pour l'attribuer à la race entière.

Un ancien auteur, Battel, parle aussi d'un peuple nain, les Matimbos ou Dongos, qu'il place dans la même région que celle où Du Chaillu trouva les Obongos. Les auteurs portugais du commencement du dix-septième siècle, et à la même époque Dapper, décrivent un peuple pygmée que les premiers appellent Bakkas-Bakkas, le second Bakkésbakkés ou Mimos. D'après Dapper ces petits hommes se rendent invisibles par l'effet d'un certain art diabolique, et ils tuent les éléphants sans se donner beaucoup de peine.

D'autre part, le voyageur Escayrac de Lauture, d'après les rapports des indigènes du Baghirmi, signale à l'ouest du lac Koéi-Dabo, situé à 60 journées de marche au S.-S.-E. de Maséna (capitale du Baghirmi),

la peuplade des Mala-Ghilagés (hommes à queue), dont la taille serait petite et qui auraient le teint plutôt blanc. Schweinfurth croit que la mention de la queue dont ces petits hommes sont gratifiés n'est que l'écho d'une fable répandue dans tout le Soudan.

C'est encore dans cette partie de l'Afrique que le révérend Koellé a placé les peuplades naines des Kenkôbs et des Betsônes, sur lesquelles il a eu, à Freetown, des renseignements de témoins oculaires, qui lui ont parlé aussi d'un lac ou d'une grande rivière appelée Liba ou Riba ; c'était près de là qu'existait cette petite race dont les individus n'avaient que trois ou quatre pieds de haut, et portaient les cheveux longs comme la main avec une grande barbe. Ils vivaient exclusivement du produit de leur chasse et étaient très habiles à poursuivre le gibier.

En réunissant tous les renseignements que nous venons d'énumérer, nous pourrions déjà affirmer qu'il se trouve dans la région centrale de l'Afrique, entre les lacs Albert et Tchad, un groupe de peuplades appartenant à une race de plus petite stature que les nègres. Mais ce qui précède est encore bien peu de chose, et les traits caractéristiques de ces peuples seraient presque inconnus, sans les voyages importants de Schweinfurth, Miani, Marno et Chaillé-Long.

Schweinfurth, dans son expédition aux pays des Niams-Niams et des Mombouttous, vit un grand nombre de petits hommes, que les indigènes nommaient Akkas et qui accompagnaient le roi Mounza. La rencontre qu'il fit au sud de la résidence de ce chef, chez Moummeri, de plusieurs centaines de guerriers akkas, est assez caractéristique pour être racontée. « Un soir je me vis entouré, dit-il, d'une foule de petits bonshommes qui me parurent jouer aux soldats, et que je pris pour des gamins d'une rare insolence. Ils avaient l'arc tendu et me visaient d'un air qui me fit éprouver une certaine irritation. « Ce sont des Akkas, me dirent mes « Niams-Niams. Tu les prends pour des enfants ; ce sont bel et bien des « hommes, et des hommes qui savent se battre. » L'arrivée du chef, qui vint me saluer, mit fin à la scène et m'empêcha d'étudier davantage son petit régiment. » Mais Schweinfurth put observer à loisir les Akkas du roi Mounza et en donner une description détaillée.

Miani de même rencontra des Akkas nains, appelés aussi par les indigènes Mabongos. Quand Miani, de retour de ses voyages, parla de ce peuple, on nia qu'il l'eût jamais vu. Dans une seconde expédition, dont il n'est malheureusement pas revenu, il eut la joie de pouvoir s'emparer de deux Akkas, qui furent recueillis par Schweinfurth. Ce dernier amena les Akkas au Caire, d'où ils furent conduits en Italie où nous les retrouverons.

Deux femmes Akkas ont été vues par le voyageur autrichien Marno : la première était une petite fille de dix à douze ans ; la seconde avait vingt-cinq ans. En contact avec les cannibales Niams-Niams, ces Akkas croyaient que Marno les achetait pour les manger, mais des présents les calmèrent bientôt.

Enfin les Akkas ont été observés et même photographiés par le colonel Chaillé-Long.

On peut donc dire que l'existence de ces tribus naines au centre de l'Afrique, s'étendant probablement sur un grand espace, n'est plus contestable.

C'est le Dr Schweinfurth qui, sans contredit, a le mieux observé les Akkas et nous a donné sur leurs mœurs les plus grands détails. Il put même prendre avec lui l'un d'eux, que le roi Mounza lui avait donné en échange d'un chien. Ce nain, du nom de Nsévoué, avait un teint clair et mesurait 1m,49. Le docteur espérait l'amener sain et sauf en Europe, mais il mourut à Berber d'une dysenterie causée par sa gloutonnerie.

La couleur des Akkas est d'un brun mat assez clair, celui du café peu brûlé. Ceux que Schweinfurth a vus avaient peu de barbe et une chevelure courte et laineuse. Mais, d'après les récits qu'on lui fit, ceux qui se rencontrent plus à l'ouest ont au contraire une forte barbe, qu'ils arrangent en longues pointes raidies avec de la poix. Les Akkas ont la tête grosse et hors de toute proportion avec le cou mince et faible qui la supporte. Les bras ainsi que le corps sont d'une longueur anormale. La poitrine, plate et resserrée dans le haut, va s'élargissant jusqu'à l'énorme panse qui fait ressembler les Akkas, si âgés qu'ils soient, aux enfants égyptiens et arabes. Le dos est fortement arrondi ; l'épine dorsale est tellement souple, qu'après un repas copieux, le centre de gravité se déplace et la partie lombaire de l'échine se creuse. Les genoux sont gros et noueux, les autres articulations de la jambe saillantes et anguleuses, et les pieds tournés plus en dedans que ceux des autres Africains. L'allure serait difficile à qualifier : c'est un balancement, accompagné de soubresauts qui se propagent dans tous les membres ; Nsévoué n'a jamais pu porter un plat sans en répandre plus ou moins le contenu. Les mains sont d'une délicatesse remarquable. Mais ce qui caractérise la race, c'est la tête. L'angle facial des Akkas est de soixante à soixante-dix degrés. La mâchoire se projette en museau, d'autant plus accusé que le menton est fuyant. Le crâne est large, presque sphérique, et présente un creux profond à la racine du nez. Les Akkas ont d'énormes oreilles, à l'inverse des autres peuplades de la même région ; en

revanche leurs lèvres sont moins épaisses. Leur visage est très mobile. Le jeu des sourcils, la vivacité des yeux, les gestes rapides des mains et des pieds leur donnent un aspect infiniment drôle.

Quant aux deux Akkas amenés en Italie, et placés sous la protection du comte Miniscalchi à Vérone, l'aîné, Thibaut, a vraisemblablement 19 ans ; sa taille est de $1^{m},42$; on croit qu'il a atteint son maximum de croissance ; en revanche le cadet, Chaïralla, croît encore ; il a $1^{m},41$, et l'on suppose qu'il a 15 ans. La forme du crâne semble se rapprocher de celle des dolychocéphales ; le prognatisme est très marqué, la bouche grosse, avec des lèvres épaisses s'écartant l'une de l'autre ; les dents sont extrêmement blanches. Une touffe de poils noirs laineux commence à poindre sur les joues, au menton et à la lèvre supérieure de Thibaut : Chaïralla au contraire n'a encore aucune trace de barbe. Tous deux parlent, lisent et écrivent l'italien, mais ils ont oublié leur langue maternelle et l'arabe qu'ils avaient appris dans leur enfance. Ils jouissent d'une bonne santé, et se conduisent généralement bien, mais ils sont extrêmement enfants dans leurs inclinations.

Les renseignements que nous avons sur les Obongos, les Matimbos, les Kenkôbs, sont trop vagues pour que l'on puisse dire si, avec les Akkas, ils ne constituent qu'un seul peuple disséminé sur plusieurs points, ou si, faisant partie de la même race ils forment des variétés, des groupes différents ayant quelques caractères communs. La comparaison a pu cependant se faire entre les Akkas et un autre peuple de petite taille, les Bushmens du sud de l'Afrique. Les deux tribus ont entre elles une ressemblance frappante. Le véritable Bushmen ne mesure qu'un mètre quarante-quatre centimètres, c'est-à-dire seulement quelques centimètres de plus que les Akkas. La couleur est la même chez les uns et chez les autres. Aucun des deux peuples n'a de barbe ; la forme du corps, de la tête et des oreilles des Bushmens est tout à fait analogue à celle des Akkas. La seule différence sensible est dans l'œil, que les Bushmens ont très petit, à peine visible, tandis que chez les Akkas il est bien fendu et largement ouvert.

Enfin, ce qui est aussi caractéristique, les peuplades naines sont toutes d'une timidité farouche à l'égard des étrangers, et se trouvent complètement isolées au milieu des autres peuples africains, qui les exècrent et les regardent comme très peu supérieures au singe. Cependant, si pour les Bushmens, cette mésintelligence avec les peuplades voisines se traduit par une sorte de chasse organisée contre eux, les Akkas au contraire sont bien traités par les Mombouttous au milieu

desquels ils vivent, parce que ces derniers les craignent et qu'ils en ont besoin, les nains étant d'excellents chasseurs. D'après Du Chaillu, les Achangos accordent de même leur protection aux Obongos.

Tandis que, pour M. Hartmann, cette petitesse de corps et ces caractères particuliers ne séparent pas suffisamment les peuples nains des autres, pour Schweinfurth au contraire, ces tribus ne sont que les débris d'une race autochtone, qui va disparaissant de tous côtés par suite des guerres continuelles dont l'Afrique est le théâtre.

Schweinfurth rattache aussi à cette même race le petit peuple nain des Dokos, qui habitent au sud de Kaffa et sont très connus à Zanzibar, où on les appelle Bérikimos ou gens de deux pieds.

Quant aux populations pygmées de Madagascar appelées Kimos, le savant docteur ne croit pas qu'il y ait entre elles et celles de l'Afrique centrale des liens de parenté; il appuie son opinion sur le fait que tout à Madagascar, flore, faune, habitants, diffère de l'Afrique.

Pour terminer nous donnerons un tableau comparatif des peuplades pygmées de l'Afrique avec d'autres nations du globe.

	Centimètres.		Centimètres.
Patagonien	178-180	Indigène des îles Andaman	156
Cafre	179	Bushmen	144
Européen	165	Lapon	144
Nègre	165	Obongo	133 à 152
Chinois	163	Akka	135 à 150
Australien	162	Esquimau	130 (?)

BIBLIOGRAPHIE [1]

Conte Luigi Pennazzi. Sudan orientale. Napoli, 1881, in-12, 50 p. — Voulant montrer de quelle importance serait pour l'Italie, au point de vue commercial, l'ouverture de la vaste région comprise entre le Haut-Nil et la mer Rouge, le comte Louis Pennazzi a exposé, dans une conférence tenue au Club africain de Naples, les résultats des observations qu'il a faites dans un premier voyage à Sennaheit, Kassala, Sennaar, Keren, etc. Cette expédition, entreprise avec le capitaine Bessone, n'était

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*